

Reportage vidéo : La 3ème génération de musiciens au Festival de Saintes 2015

Reportage vidéo : La 3ème génération de musiciens au Festival de Saintes 2015. En juillet 2015, le Festival de Saintes cultive aux côtés des têtes d'affiches et des vedettes célébrées, la diversité défricheuse des jeunes tempéraments.

Cette année, les 12 et 13 juillet 2015, CLASSIQUENEWS s'intéresse à trois interprètes qui portent l'élan enthousiaste de cette 3ème génération de musiciens qui incarnent aussi la vitalité du festival estival. Entretien avec Stephan Maciejewski, Directeur artistique et Odile Pradem-Faure, Directrice générale mais aussi les musiciens concernés... tels Lionel Meunier (Vox Luminis), Adam Laloum (pianiste) et Raphaël Sévère (clarinette), Héloïse Gaillard (créatrice de l'ensemble Amarillis). © studio CLASSIQUENEWS.TV – Réalisation : Philippe-Alexandre Pham

baye aux Dames
ité musicale, Saintes



Reportage vidéo. MUSICORA 2016 : entretien avec Marianne James, marraine

MUSICORA 2016 (5,6,7 février 2016). Entretien exclusif avec **Marianne James**, grande marraine du prochain salon Musicora 2016. A l'affiche du Théâtre du Gymnase à Paris, jusqu'en janvier 2016, Marianne James explique pour quelles raisons, elle



a accepté d'être la bonne fée du salon Musicora 2016... Événements et temps forts à ne pas manquer (conférence sur le bien être et la voix, grande masterclass à venir sous la voûte de la Grande Halle de La Villette à Paris, les 5, 6 et 7 février 2016).

LIRE aussi notre annonce dépêche : Marianne James, nommée Marraine du Salon Musicora 2016 :



Paris, Musicora. Marianne James, marraine de la 27ème édition du Salon Musicora (5,6,7 février 2016). Après le trompettiste Ibrahim Maalouf, parrain du 26è salon Musicora 2015, [c'est la chanteuse et comédienne Marianne James qui sera marraine du prochain salon Musicora](#) ayant lieu à Paris, Grande Halle de la Villette, les 5,6 et 7 Février 2016. Pour les organisateurs du salon Musicora, Marianne James incarne parfaitement les valeurs musicales que le salon revendique autour de la musique. Humour, fort tempérament, engagement décomplexé pour la musique classique... Célèbre auprès des plus jeunes pour ses avis tranchés, non dénués de dérision comme d'humour lorsqu'elle était juge dans un récent télé-crochet, Marianne James se traverse avec succès les univers musicaux et maîtrise, parfaitement elle aussi, l'art de l'improvisation. Chanteuse lyrique, passionnée de jazz, comédienne de théâtre, guitariste et animatrice TV, elle mène avec maestria un parcours atypique, complet, proche du grand public. Et c'est toute la richesse de cette ouverture sur le monde de la

**Compte rendu concert.
Toulouse. Halle-aux-Grains,
le 7 décembre 2015; Jean
Sibelius (1865-1957):
Kyllikki, trois pièces
lyriques op.41; extraits des
cinq pièces pour le piano
op.75 et des cinq esquisses,
op.114; Ludwig van Beethoven
(1770-1827): sonate
n°18, op.31, n°3 ; Claude
Debussy (1862-1918):
Estampes, la soirée dans
Grenade ; Etudes n° 7, 11 et 5;**

Frédéric Chopin (1810-1849) : Impromptu op.29; Etudes en la bémol majeur ; Nocturne op. 15 n°1; Quatrième ballade op.52; Leif Ove Andsnes, piano.

Le cycle de concert Les grands interprètes ont ce soir invité un géant du piano. **Leif Ove Andsnes** est non seulement un grand homme mais surtout un immense musicien, ... véritable poète comme bien peu de pianistes peuvent l'être. Une maîtrise technique hors paire sidère et laisse sans voix mais surtout une intelligence musicale permet à l'auditeur de comprendre la construction des pièces interprétées et le sens du discours musical. Aucune esbroufe, aucune manière de briller. Tout cet art majeur est mis au service des compositeurs du programme.

Andsnes : Grandeur de la puissance maîtrisée

Sibelius d'abord, compositeur pour le piano quasiment ignoré est ce soir interprété avec panache. La légende nordique de Kyllikki en trois pièces aux sonorités étranges narrent une épopée que le pianiste rend passionnante. Le piano sonne large et puissant évoquant avec couleurs, la vastitude nordique, sa



nature si généreuse. **Chez Beethoven**, le son du piano change complètement comme plus concentré et plein. La Sonate n°18 est très heureuse et presque rieuse avec beaucoup d'humour. Andsnes nous réserve des trésors de toucher d'une délicatesse incroyable. Précision rythmique, fraîcheur des phrasés, variété de couleurs. Une admirable mise en valeur de la construction de chaque mouvement et de l'architecture de la Sonate par Andsnes prouve qu'il est un Beethovénien accompli. On sait le tour du monde triomphal qu'il vient de terminer avec les Concertos pour piano de Beethoven et le Mahler Chamber Orchestra.

C'est avec **les pièces de Debussy** que l'originalité de l'interprétation du pianiste est la plus sidérante. A-t-on déjà entendu les études pour les degrés, les arpèges composés et les octaves avec tant de musicalité ? Le pianiste Norvégien rend à Debussy une puissance exceptionnelle, mise entièrement au service de la musicalité la plus rare. La virtuosité comme moyen d'expression suprême ! Et à nouveau le son du piano a changé comme si l'instrument était différent. Il est à présent lumineux et pur.

Les pièces de Chopin seront pour beaucoup le sommet de la soirée. Un Chopin virtuose mélancolique qui sonne sombre sans évanescence, mièvrerie ou afféterie. Un Chopin viril et délicat à la fois. Un legato de rêve, des sonorités chaudes ou glaciales, des changements de climats vertigineux. Le voyage dans le paysage de Chopin est complètement pénétrant. Et à nouveau cette intelligence de la construction de chaque pièce, cette mise en lumière de toute la structure. La puissance de l'intelligence guide une interprétation aboutie de pièces très connues redécouvertes ce soir.

Les deux bis offerts aux applaudissement généreux du public ont été de Chopin : une Etude et la Polonaise héroïque, prolongeant cette fête de la musicalité. Ce concert a apporté beaucoup de plaisir aux auditeurs. Intelligence, virtuosité, poésie ont irrigué le programme. La gestion de la puissance si considérable a été mise au service de la seule beauté de la

musique, en une leçon d'éthique précieuse en nos temps troublés.

**Compte rendu, opéra.
Poitiers. CGR Castille en
direct de Milan. Verdi :
Giovanna d'Arco, opéra en un
prologue et trois actes sur
un livret de Temistocle
Solera d'après le livre de
Friedrich von Schiller «La
pucelle d'Orléans». Anna
Netrebko, Anna, Francesco
Meli, Carlo VII, Devid
Cecconi, Giacomo ... Orchestra
e coro alla Scala. Riccardo
Chailly, direction. Mosche**

**Leiser et Patrice Caurier,
mise en scène; Agostino
Cavalca, costumes; Christophe
Forey, lumières; Christian
Fenouillat, décors; Leah
Hausman, chorégraphies;
Etienne Guiol, vidéos.**

Avec l'abandon de sa collaboration avec le Royal Opera House de Londres, les cinémas CGR de la région-Poitou Charentes en général et de Poitiers en particulier n'ont plus de partenariat squ'avec les grandes scènes lyriques italiennes. C'est ainsi que nous avons pu voir hier en direct, l'ouverture de la saison lyrique de la plus prestigieuse d'entre elles : la Scala de Milan. Pour cette saison 2015 / 2016, La Scala présente un opéra très méconnu de **Giuseppe Verdi (1813-1901) : Giovanna d'Arco**. Pour cette œuvre, Verdi et son librettiste, Temistocle Solera, se sont inspirés du livre de Friedrich von Schiller «La pucelle d'Orléans». Absente de la scène milanaise depuis cent cinquante ans, Giovanna d'Arco y revient estampillée du label «nouvelle production». Dans le rôle-titre, la diva verdienne **Anna Netrebko** en très grande forme. Quant à la mise en scène, elle a été confiée à un duo français : **Mosche Leiser et Patrice Caurier**.

Anna Netrebko chante Giovanna d'Arco

La Scala ressuscite Giovanna d'Arco des cartons après ... 150 ans d'absence à Milan

La mise en scène, justement, est quelque peu étrange. Se basant sur la faiblesse, réelle cependant, du livret les deux metteurs en scène ont placé l'action au XIXe siècle dans ce qui ressemble étrangement à un hôpital psychiatrique version bourgeoise. Dans cette optique nous ne quittons jamais vraiment la chambre de la jeune fille qui se prend pour Jeanne d'Arc. De temps en temps, le mur de fond bouge pour permettre au chœur ou aux solistes d'aller et venir sauf dans le premier acte où il est totalement ouvert juste après la victoire de Jeanne et de Charles. Ce qui sauve l'ensemble, ce sont les lumières superbes de Christophe Foret et les chorégraphies de Leah Hausman : la danse des démons lors du duo Carlo/Giovanna est une réussite malgré la crudité de la scène. Les derniers épisodes de l'opéra sont hors sujet. Quelle drôle d'idée de laisser Giovanna sur la scène pendant que son père commente l'ultime bataille dans laquelle elle trouve la mort en sauvant le roi de France. Quant à la mort de Giovanna, elle est un peu bizarre, voire totalement hors sujet. Comme on ne sait plus vraiment si on est sur le champ de bataille du XVe siècle ou dans un hôpital psychiatrique du XIXe siècle, les metteurs en scène font mourir Giovanna, en une scène de la folie de la jeune fille qui se prenait pour la pucelle. Quant aux costumes à part ceux de Giacomo, qui reste résolument au XIXe siècle et de Carlo qui est un peu trop doré détonnant ainsi sur la scène de la Scala, ils vont plutôt bien aux personnages. Dans un tel mélange d'époques et de styles, seul le chœur est bien servi avec des costumes XVe superbes.



Vocalement en revanche, nous n'avons que des satisfactions. **Anna Netrebko** qui campe Giovanna est éclatante de santé. La voix est somptueuse et la soprano russe utilise son instrument avec une maîtrise quasi parfaite donnant à la jeune héroïne une puissance bienvenue. Si Netrebko a fait de grand progrès comme actrice, elle révèle cependant de sérieux soucis concernant la diction pas toujours très nette. Face à elle, **Francesco Meli** incarne un Carlo VII flamboyant. Si nous regrettons qu'il soit affublé d'un costume et d'un maquillage excessivement dorés, – trop de dorure tue la dorure-, la voix est chaleureuse, ronde, puissante ; la tessiture correspond parfaitement au rôle. Survolté le jeune ténor donne à Carlo un charisme très fort qui manquait cruellement au véritable Charles VII dans les premières années de son règne. Le cas de **Devid Cecconi** (Giacomo) est un peu particulier. Appelé par la Scala pour la pré-générale, la générale et l'ante-prima

(réservée au jeune public) pour remplacer Carlos Alvarez souffrant qui se contentait de jouer, il a été rappelé en catastrophe pour remplacer son collègue atteint par une bronchite carabinée et interdit de scène juste avant la première par le médecin qui l'a ausculté. Dans ces circonstances, si particulières nous passerons rapidement sur une performance scénique très en-deça de celle de ses deux collègues survoltés par un public tout acquis à leur cause. Il faut quand même bien reconnaître que ce pauvre Giacomo n'est servi ni par la mise en scène ni par son costume XIXe. Vocalement en revanche, Cecconi n'a rien à envier à Alvarez, qu'il remplace très avantageusement, ni à ses partenaires. Et d'ailleurs le public a si bien compris la situation qu'il a acclamé le jeune baryton autant que les deux autres chanteurs. Saluons rapidement le Talbot très honorable de Dmitry Beloselskiy et la trop brève apparition de Michele Mauro (Delil). Dernier personnage de cette Giovanna d'Arco : le chœur de la Scala. Il a été parfaitement préparé par son chef que ce soit pour ses interventions hors scène, les plus difficiles, ou sur scène.

Dans la fosse c'est **Riccardo Chailly** qui prend en main l'orchestre de la Scala. Excellent musicien et fin connaisseur des opéras de Verdi, le chef, dont nous avons d'ailleurs salué le superbe concert d'ouverture du festival Verdi de Parme en 2013, prend ses musiciens en main avec une belle autorité. La direction de Chailly, qui inaugure ainsi ses prises de fonction comme nouveau directeur musicale de La Scala, est dynamique, juste, sans défaillance. Très attentif à ce qui se passe sur la scène, il veille à ne jamais couvrir ses chanteurs et les accompagne avec un soin tout particulier, ciselant chaque note, chaque phrase tel un magicien soignant ses tours.

Ainsi, nonobstant une mise en scène qui se trouve un peu entre la poire et le dessert, la nouvelle Giovanna d'Arco est musicalement superbe avec un trio complètement survolté. Le

pari est d'autant plus grand que cet opéra de Verdi ne renait de ses cendres que depuis peu d'années. Notons aussi qu'il s'agit d'un retour important et très attendu étant donné que Giovanna d'Arco n'avait pas été donnée à la Scala de Milan depuis ... 1865. Dans de telles conditions, nous aurions apprécié de voir une mise en scène plus sobre. Il y a néanmoins un vrai travail de réflexion, et nous aurions préféré qu'elle soit effectivement située à l'époque à laquelle se déroule l'histoire et non dans un obscur hôpital psychiatrique du XIXe siècle avec des allers-retours au XVe siècle qui ajoute de la confusion.

Compte rendu, l'opéra au cinéma. Poitiers, CGR Castille en direct de Milan. Giuseppe Verdi (1813-1901): Giovanna d'Arco, opéra en un prologue et trois actes sur un livret de Temistocle Solera d'après le livre de Friedrich von Schiller «La pucelle d'Orléans». Anna Netrebko, Anna; Francesco Meli, Carlo VII; Devid Ceconi, Giacomo; Dmitry Beloselskiy, Talbo;; Michele Mauro, Delil. Orchestra e coro alla Scala. Riccardo Chailly, direction. Mosche Leiser et Patrice Caurier, mise en scène; Agostino Cavalca, costume; Christophe Forey, lumières; Christian Fenouillat, décors; Leah Hausman, chorégraphies; Etienne Guiol, vidéos.

Livres, compte rendu critique. Hervé par lui-même. Par Pascal Blanchet (Editions

Actes Sud)

Livres, compte rendu critique.
Hervé par lui-même. Par Pascal Blanchet (Editions Actes Sud). La riche correspondance d'Hervé aux directeurs de théâtre : Emile Perrin l'inflexible directeur de l'Opéra-comique ; Eugène Bertrand, directeur des Variétés ; ses propres écrits aussi préface (pour Chilpéric), textes divers, mais aussi les minutes du son procès de 1856 (détournement de mineur, un jeune serveur qu'il invita chez lui...) mais aussi livrets, articles (fantasques comme celui sur le trombone), ... racontent ici l'épopée du

Compositeur toqué, vrai inventeur de l'opérette (au milieu des années 1850), interprète et rival de Jacques Offenbach. **Louis-Auguste-Florimond Ronger, dit Hervé (1825- 1892)**, montre un courage et une ténacité hors normes, la certitude de pouvoir apporter concrètement des éléments importants dans l'histoire de l'opéra : son ambition, créer un ouvrage sur la scène de l'Opéra Comique... consécration qui lui sera refusée par l'ignoble directeur Perrin, très emblématique de cette arrogance parisienne méprisable et polémiste. Les textes et lettres sélectionnés suivent la chronologie, permettant de reconstituer la carrière d'Hervé au théâtre. En complément, une riche comparaison Hervé et Offenbach souligne la fécondité d'une oeuvre personnelle, originale, entre Paris et Londres. Hervé mieux reconnu et compris par les londoniens, sera naturalisé anglais. Il est temps aujourd'hui, à l'heure où



l'on redécouvre ses Chevaliers de la table ronde (tournée 2016 qui passe par Nantes et Angers en janvier 2016) et qui pourtant n'est pas la meilleure œuvre pour découvrir l'univers déjanté et poétique d'Hervé, de mesurer adjectivement la valeur d'une œuvre musicale et théâtrale aussi cohérente et convaincante de celle d'Offenbach. Lecture nécessaire.

Livres, compte rendu critique. Hervé par lui-même. Par Pascal Blanchet. [Actes Sud Beaux Arts, Octobre, 2015 / 11,0 x 17,6 / 224 pages, ISBN 978-2-330-05650-6](#). Prix indicatif : 9,50€

Compte rendu, opéra. Nantes, Théâtre Graslin, le 11 décembre 2015. Humperdinck : Hansel et Gretel. Jeannette Fischer, Marie Lenormand, Norma Nahoum, Dima Bawab... Emmanuelle Bastet, mise en scène. Thomas Rösner, direction.

Compte rendu, opéra. Nantes, Théâtre Graslin, le 11 décembre 2015. Humperdinck : Hansel et Gretel. *Dans l'affaire du russe Dimtri Tcherniakov au sujet de sa lecture trop libre de Dialogues des Carmélites, le juge a tranché (en l'occurrence la Cour d'Appel de Paris): un metteur en scène trop décalé,*

dénaturant le sens d'un opéra, en réécrivant par exemple la fin d'une partition a contrario des intentions originelles du compositeur, peut donc être condamné et l'enregistrement de son « forfait », interdit à la vente. Effet de la malscène que certains ont fustigé depuis des décennies, fatigue des connaisseurs irrités, plutôt audace et ténacité des ayant droits portés par un combat légitime... c'est bien la première fois qu'une décision de justice s'attaque au dispositif d'une mise en scène contestable.

Savoureuse et spirituelle féerie

Rien de tel avec **Emmanuelle Bastet** qui formée à l'école de Robert Carsen, ne cesse de nous dire combien elle aime les partitions abordées, combien elle les respecte. Mieux, la metteuse en scène, familière d'Angers Nantes



Opéra, avec un sens de l'image et cet oeil esthétique qui dépoussière les œuvres, sait construire un drame dans sa cohérence et sa profondeur émotionnelle. Comme on avait pu en apprécier la grande justesse poétique dans sa version d'Orphée et Eurydice de Gluck (tableau des âmes heureuses), Emmanuelle Bastet traite du thème de l'enfance, du courage et de

l'innocence, avec une inspiration délirante aussi, au comique irrésistible, en particulier dans le tableau de la rencontre entre la sorcière Grignotte et les jeunes héros, Hansel et Gretel. En Reine mère so british et toute de rose vêtue (tasse de thé en mains), puis en blonde fatale, meneuse de revue, avec une référence à Cruella d'enfer des 101 dalmatiens de Disney, la sorcière est totalement revisitée, bénéficiant de la performance toute en finesse de l'excellente **JeannetteFischer**.



Pourtant gênée par sa robe (traîne et coupe impossible), la soprano piquante et pétillante, insidieuse et déjantée fait une magicienne totalement hallucinée, vamp astucieuse au tempérament irrésistible. C'est évidemment le pilier de la production. A ses côtés, les deux jeunes chanteuses, aux poses

et style d'ados contemporains et parfaitement investies dans les rôles d'Hansel et de Gretel (**Marie Lenormand** et **Norma Nahoum**), ajoutent à la forte attraction de l'action. La première apparition de **Dima Bawab** (en marchand de sable) enchante ; fruit d'une vision mûre sur l'architecture du drame lyrique, le dernier tableau où les enfants se perdent dans la forêt, représente un immense pommier stylisé où comme une quête du Graal enfin réalisée, les affamés peuvent se rassasier : toute la recherche de la nourriture, depuis l'injonction de la mère au tout début de l'opéra, puis le départ précipité des héros pour la satisfaire, y gagne une grandeur et une profondeur poétique absolument justes : l'ouvrage de Humperdinck n'est pas qu'un divertissement pour jeune public, c'est surtout un conte féerique et philosophique (une manière de Flûte Enchantée) où évidemment l'orchestre à sa part – majeure.

Dans la fosse, comme il l'avait fait lors de la somptueuse production de La Ville Morte de Korngold, le jeune chef **Thomas Rösner** (habituel complice d'Emmanuelle Bastet ici aussi pour Lucio Silla de Mozart) prend la partition flamboyante, instrumentalement très ambitieuse dès l'ouverture et ses cuivres introductifs d'une puissante noblesse, à bras le corps. Généreux, un peu tendu en début de représentation, puis souple et réellement spirituel dans la séquence du pommier nourricier, puis du sommeil des enfants, le chef restitue l'ambition wagnérienne d'une partition souvent envoûtante (et qui fut immédiatement saluée par Richard Strauss entre autres...).



La présence des animaux familiers (et complices des deux jeunes protagonistes) ; le changement à vue des décors (immenses lampadaires de ville mobiles sur le plateau) ; le jeu des jeunes choristes de la Maîtrise de la Perverie, encore gauches certes dans certains gestes pour le chœur final, mais marquants quand ils sont enfin libérés ; l'exceptionnelle subtilité de la sorcière grâce à Jeannette Fischer font les délices de cette nouvelle production présentée pour les fêtes par Angers Nantes Opéra. [A voir au Théâtre Graslin de Nantes jusqu'au 18 décembre 2015, puis au Quai à Angers, les 5 et 6 janvier 2016.](#) Charme et rires garantis.



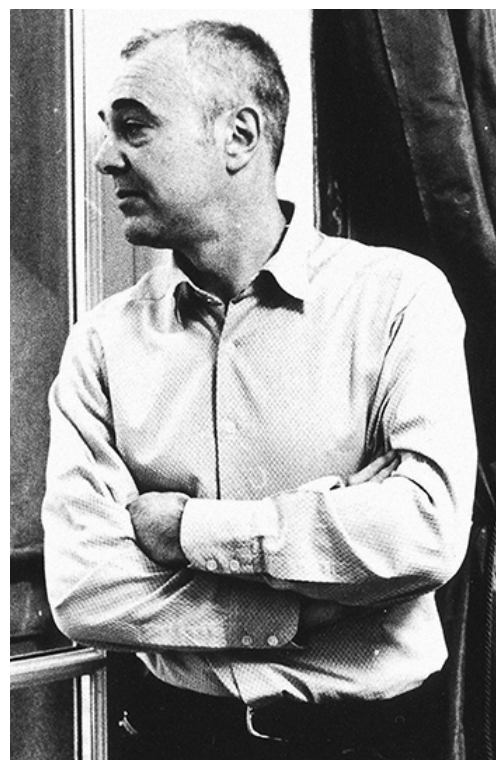
LIRE aussi notre [dossier Hansel et Gretel d'Humperdink](#)

France Musique diffuse l'opéra Hansel et Gretel à l'Opéra de Nantes le samedi 26 décembre 2015, 19h.

Illustrations : Hansel et Gretel d'Humperdinck par Emmanuelle Bastet pour Angers Nantes Opéra © Jef Rabillon 2015

PODCAST AUDIO. Entretien avec Iakovos Pappas, par Pedro Octavio Diaz

PODCAST AUDIO. Entretien avec Iakovos Pappas, par Pedro Octavio Dia. Entretien avec Iakovos Pappas réalisé à Paris en novembre 2015 par notre rédacteur **Pedro Octavo Diaz**. *Irrévérérencieux mais subtil, provocateur mais poétique, le répertoire lyrique défendu par Iakovos Pappas et Almazis nous dévoilent les joyaux oubliés du théâtre lyrique du XVIIIème siècle.* Dans le paysage très varié de la musique baroque Française, Iakovos Pappas demeure l'infatigable défenseur de la redécouverte de l'opéra comique et des œuvres de chambre du XVIIIème siècle. Fort d'une série de réalisations qui ont rendu des



compositeurs tels que Duni ou Philidor à nos oreilles, Iakovos Pappas lance un nouveau défi avec l'enregistrement des Fables de Jean de La Fontaine mises en musique par Louis-Nicolas Clérambault. Par ailleurs, le maestro Grec nous fait part de ses projets futurs et la fondation d'une nouvelle compagnie lyrique... de quoi encourager la redécouverte d'un pan entier de la musique Française méconnue, oubliée, mésestimée... et pourtant majeure par son raffinement instrumentale, son intelligence dramatique, son exigence poétique et littéraire. **Actualités** : *nouveau cd dédié aux fables de La Fontaine, lyre érotique du XVIIIème, rituel funèbre maçonnique versaillais, prochains concerts en juin 2016 à la BNF...*

Entretien avec Iakovos Pappas, projets pour Almazis... par Pedro Octavio Pappas by Classiquenews Classiquenews on Mixcloud

VOIR, LIRE aussi Reportage vidéo et Compte-rendu : [Saint-Sulpice le Verdon \(Vendée\). Logis de la Chabotterie, le 6 août 2013. Egidio Duni : Les deux chasseurs et la Laitière. Elisabeth Fernandez, Perrette. Yakovos Pappas, scénographie et direction.](#)

Festival Musiques à la Chabotterie 2013 : **Egidio Duni révélé** (Les 2 chasseurs et la laitrière, 1763). Chaque été, en Vendée, le festival Musique à la Chabotterie devient la scène lyrique du baroque le plus délirant, celui de l'opéra comique. Dans la France Louis XV, les Italiens conquièrent les tréteaux : depuis la Querelle des Bouffons (1752), les auteurs français s'italianisent, y compris Rameau. **En 1763, Egidio Duni crée Les 2 chasseurs et la laitrière** d'après deux fables de La Fontaine. A partir de la poésie morale et cynique du XVIIè, Duni invente un genre comique et satirique qui renouvelle la veine théâtrale en France. **En août 2013**, dans la cour d'honneur du logis vendéen, **Iakovos Pappas et son ensemble Almazis** ressuscitent un jalon de la création comique, furieusement italienne, française par son sens de la satire, insolente et séditeuse par les codes qu'il aime pourfendre... Reportage vidéo CLASSIQUENEWS.COM © 2014. [EN LIRE +](#)

CD. André Danican Philidor : Blaise le Savetier, 1759 (Almazis, Pappas, 2013)...

Iakovos Pappas nous dévoile ici l'un des joyaux bruts du comique français à l'époque où le théâtre de la Foire Saint-Germain éblouit par sa verve délirante, sachant prolonger en le transfigurant le modèle du buffa italien. Créé en 1759 sur la scène du théâtre de l'Opéra Comique de la Foire Saint-Germain, *Blaise le Savetier* appartient à un cycle particulièrement convaincant où encore au début de sa florissante carrière, André Danican Philidor se met au diapason des Italiens, d'autant plus après la Querelle des Bouffons (1752). Mais avec cette truculence spécifique, à la gouaille parisienne, à l'esprit satirique et parodique. Sedaine librettiste de Philidor réécrit le conte de La Fontaine : au couple de Blaise et Blaisine, l'écrivain acoquine le couple des huissiers, Mr et Mme Pince, venus saisir leurs biens (Blaise préfère se ruiner au cabaret avec Mathurin que travailler et gagner honnêtement sa vie). Ici s'affrontent les caractères et tempéraments abrupts : l'ignoble Mme Pince, nourrie au fiel de l'avarice et de la convoitise à laquelle répond la bonhomie débraillée du Savetier, alcoolique et volage que soulage son épouse bien sage (voire toute aussi paillardre que son époux si sympathique). Au demeurant, tenants d'une sexualité qui ne se cache pas, Blaisine (ex Margot) et Blaise s'avouent leur ancienne aventure avec Mr et Mme Pince... Leur sens de la rivalité et de la surenchère dont se souviendra encore Mozart dans le fameux air du Catalogue de Don Giovanni (air de Leporello à propos des conquêtes de son maître) inscrit davantage l'opéra dans la démesure satirique la plus audacieuse. Sur le plan musical comme poétique



CD. Seong Jin Cho, piano. Chopin : 24 préludes, Nocturne opus 48 (1 cd Deutsche Grammophon, octobre 2015)

CHOPIN TRANSCENDANT. Seong Jin Cho peut être un coréen comblé. L'asiatique dévoile chez Frédéric Chopin, une sensibilité idéale pour l'univers si exigeant du Romantique. Le 17ème lauréat du Grand Prix du Concours Chopin de Varsovie mérite amplement la distinction qui honore son jeune talent. Né en mai 1994 soit à 21 ans, le nouveau lauréat du Concours Chopin de Varsovie successeur à cette distinction de Arguerich, Zimmerman, et plus récemment Wolf ou Trifonov dévoile un tempérament hors normes une profondeur et une gravité hallucinante qui révèle chez Chopin aux côtés de sa digitalité extravagante et saisissante, cette amertume implacable, ce gouffre tragique irrésistible et indicible qui aux côtés des percées explicitement rêveuses et de fait crépusculaires, c'est c'est à dire belliniennes, déconcertent tout autant par une ampleur de vue, une conscience du fatum d'une puissance et d'une carrure inédite qui souvent est gommée chez nombre de ses compétiteurs. Son Chopin a non seulement de la pure magie virtuose d'un toucher d'une finesse



extrême mais il sait construire et bâtir des paysages d'une âpre et furieuse mélancolie.



Après l'écoute des 24 Préludes, **le Nocturne opus 48/I** résume à lui seul l'engagement esthétique du jeune prodige coréen, les fondements réels de sa passionnante maturité, les vertiges de ces luttes silencieuses d'une incroyable tension. Errance désespérée, rêverie, prenante et insupportable amertume puis renoncement éthéré, avec ce que Chopin réalise seul, ce jaillissement miraculeux d'une innocence pure bercée de tendresse et d'espérance. Le lyrisme éperdu que le jeune pianiste coréen qui vit à Paris, fait surgir de l'ombre est à mille lieues de la performance rien que séductrice et souvent grandiloquente de Lang Lang.

Cho en véritable poète des nuances, génie légitimement reconnu en 2015, maître artisan entre autres d'un rubato d'une rare intelligence sait suggérer et murmurer avec une subtilité de ton inouï (Prélude 19), gouffres vertigineux et pudeur absorbante d'une absolue tristesse (Prélude 20). Le choc est à la hauteur de la récompense décrochée. Et le témoignage ici magistralement enregistré par les équipes de Deutsche Grammophon de surcroît au moment des épreuves varsoviennes d'octobre 2015 donne davantage de poids et de vitalité à ce formidable enregistrement. ... n'écoutez que ce Nocturne et vous saisirez l'urgence funambule d'un nouveau prince du piano. Capable d'une hypersensibilité arachnéenne comme d'un feu d'une exquise virilité, enchaînés avec une continuité où percé le sens de l'architecture interne des oeuvres. Littéralement prodigieux. On aimerait écouter ses prochains albums chez les Français allusifs et liquides comme prophètes : Ravel, Debussy, Satie.

CD. Seong Jin Cho, piano. Chopin : 24 préludes, Nocturne opus 48 (1 cd Deutsche Grammophon, octobre 2015)

Compte-rendu, concert. Opéra Grand Avignon, le 1er décembre 2015. Carla Maria von Weber : Ouverture de Peter Schmoll op. 8 ; Piotr Ilitch Tchaïkovski : Concerto pour violon et orchestre en Ré majeur op. 35 ; Franz Schubert : Symphonie N°4 en ut mineur D.417 dite « Tragique ». Orchestre Régional Avignon-Provence, Fanny Clamagirand (violon), Patrick Davin (direction musicale).

Phalange que nous apprécions toujours beaucoup quand elle est en fosse pour « accompagner » la saison lyrique de l'Opéra Grand Avignon, l'**Orchestre Régional Avignon-Provence** est ce soir « tout seul comme un grand » pour un concert symphonique intitulé « Accents tragiques, clarté solaire ! », consacré à

Tchaïkovsky et Schubert, et dirigé par l'excellent chef belge **Patrick Davin**, actuellement premier chef invité de l'Orchestre Philharmonique de Liège et directeur musical et artistique de celui de Mulhouse. Comme mise en bouche – et pour « chauffer » l'orchestre -, Davin donne à entendre une Ouverture de Carla Maria von Weber que l'on a peu l'occasion d'entendre, celle de son second opéra Peter Schmoll, dans laquelle on peut entendre une instrumentation et des motifs que l'on retrouvera dans ses futurs chefs d'œuvre comme Euryanthe ou Obéron.

Entre ensuite la soliste, la violoniste française **Fanny Clamagirand** (née en 1984) – lauréate du Concours International Fritz Kreisler en 2005 à Vienne, puis des Violin Masters de Monte Carlo en 2007 – venue interpréter le fameux Concerto pour violon et orchestre en ré majeur de Piotr Ilitch Tchaïkovsky, dont l'énergie, la fougue – mais aussi le fort pouvoir émotionnel – ravissent toujours les auditeurs. Nombreux sont les violonistes qui l'ont à leur répertoire, mais nombreux



également sont ceux qui s'y « brûlent » les ailes. On peut vanter l'ardeur de certains, mais parfois au détriment de la précision, quand d'autres, plus rarement, choisissent de soigner chaque trait, mais souvent au détriment de l'énergie et de la mélancolie intrinsèque à cette pièce ô combien difficile ! Fanny Clamagirand, quant à elle, nous offre : énergie, fougue, chaleur du son, lignes mélodiques soignées et justesse impeccable. Cela vous emporte, tout simplement, grâce à une déferlante de notes, de musique et d'émotions musicales.

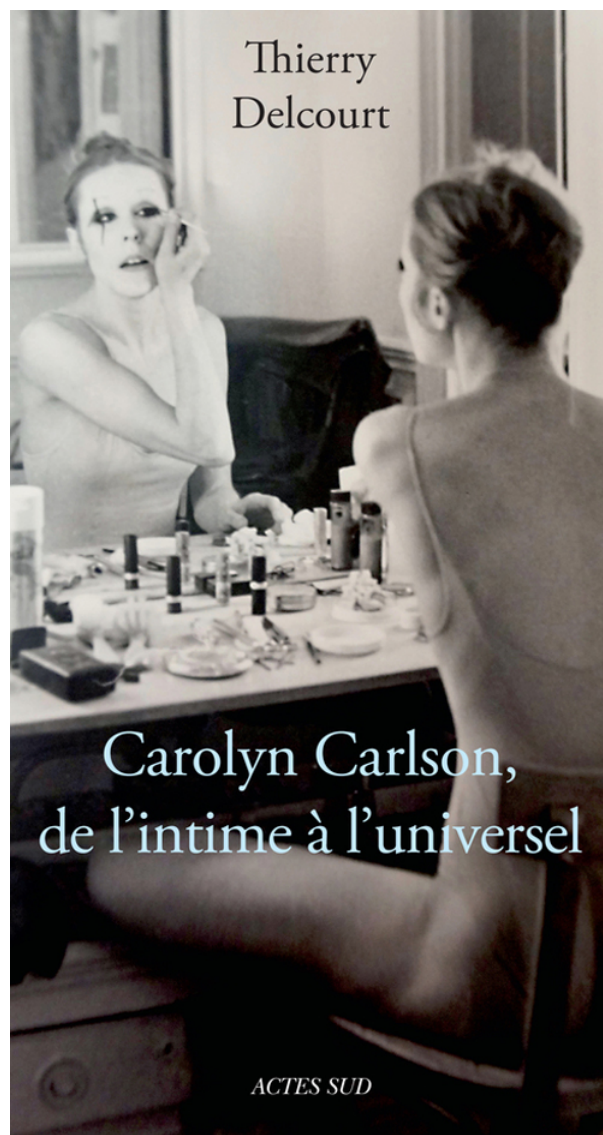
De son côté, la phalange provençale lui offre un magnifique soutien, avec la même chaleur, la même énergie, la même pâte sonore, qui se déroule sans jamais retomber. Visiblement émue par les récents et tragiques événements parisiens, elle dédie à la mémoire des victimes un bis d'une bouleversante intensité.

Après l'entracte, la soirée se poursuit par **la Symphonie n°4 dite « Tragique » de Franz Schubert**, et l'ORAP conquiert à nouveau le public. Avec fièvre, le chef prend l'ouvrage réellement au tragique, sans concession intimiste, et son Schubert est coulé dans le même bronze qu'un monument beethovénien : le ton est fervent, la scansion péremptoire, les crescendi expansifs. Pupitres consciemment en osmose, les bois épousent les cordes et rehaussent ainsi leur étoffe, tandis qu'aucune lourdeur ne transpire. Avec ses mouvements nerveux et belliqueux, Davin manie la baguette comme d'autre l'épée, et ce soir Schubert est défendu comme jamais... Bravo à lui et au superbe orchestre avignonnais !

**LIVRES. Compte rendu
critique. Carolyn Carlson, de
l'intime à l'universel par
Thierry Delcourt (Actes Sud)**

LIVRES. Compte rendu critique.
Carolyn Carlson, de l'intime à l'universel par **Thierry Delcourt**. Actes Sud, Beaux-Arts, Hors collection. Parution : Septembre, 2015 . Thierry Delcourt, psychiatre et psychanalyste, écrit un essai biographique consacré à « sa » chorégraphe fétiche : danseuse, calligraphe, poète et pédagogue Carolyn Carlson. Le texte révèle comme un témoignage affûté et argumenté les registres et moyens utilisés par la muse et la visionnaire Carlson pour exprimer et transmettre son univers créatif. Orfèvre de l'instant, régénérant son approche des formes chorégraphiques et scéniques depuis 50 années, Carolyn

Carlson est ainsi exposée, expliquée, admirée sur le ton de la curiosité et de l'analyse volontairement objective. La construction de l'ouvrage respecte une lecture chronologique de l'héritage de la danseuse chorégraphe très inspirée par le bouddhisme (le présent rien que le présent). En apôtre d'une « poésie visuelle », la créatrice se dévoile à demi mots par le truchement des éléments biographiques transmis au témoin biographe, éléments de son existence et de ce qui l'inspire, notamment les références à ses artistes favoris, peintres, poètes, et philosophes. Un questionnement original et bien trempé certes qui cependant a pu convaincre qu'il savait se tempérer et collaborer avec un peintre tel Olivier Debré pour le sublime Signes de 1997... rare accomplissement visuel entre peinture et chorégraphie. *Les sources principales du travail de l'auteur proviennent de nombreux entretiens avec Carolyn*



Carlson elle-même (qui signe même au moment de la publication du livre, des notes complémentaires-, mais aussi de ses collaborateurs présents et passés, qui ont suivi et accompagné son enseignement, aux sources mêmes de l'inspiration et dans l'intimité de l'artiste. De l'intime à l'universel distingue ce en quoi l'expérience viscérale et personnelle de la chorégraphe danseuse atteint à une vérité poétique et corporelle qui dépasse son émergence première.



L'essai est illustré (cahier de 16 pages en noir et blanc et couleurs) de photographies personnelles de Carolyn Carlson, d'autres de certaines de ses pièces, et de divers documents qui explicitent son processus créatif. L'auteur ajoute aussi une ultime partie « œuvre chorégraphique » qui chronologiquement à rebours, reconstitue toutes les créations chorégraphiques de Carolyn Carlson, du plus récent travail à Chaillot (Now, 2014) à son premier de 1961 « Once Upon a Mattress »... Eblouissant.

LIVRES. Compte rendu critique. Carolyn Carlson, de l'intime à l'universel par Thierry Delcourt. Actes Sud Beaux-Arts, Hors collection. Parution : Septembre, 2015 / 11,5 x 21,7 / 416 pages. ISBN 978-2-330-05331-4. Prix indicatif : 25€. CLIC de classiquenews de janvier 2016.